

Pierre Yborra

Le
pain
perdu



Le pain perdu

EXTRAIT



Du même auteur :

Le pain de mon père – Edilivre (2008)

EXTRAIT

Pierre Yborra

Le pain perdu

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0799-3

Dépôt légal : Mars 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

Sommaire

« TERRE, TERRE »	15
SAINTE MARTHE, PRIEZ POUR NOUS	21
LE TEMPS DES HAUTS MURS	29
L'ARMURIER EPISTOLAIRE	37
À LA RENCONTRE DE BERNADETTE ET MARIE	45
HERMANN	57
GUYOTVILLE SUR MARSEILLE	65
MICHÈLE, MICHELLE	77
À LA CONQUÊTE DE L'OUEST	105
LES MAÎTRES DES FORGES	113
LE PREMIER AVRIL	131
LES CLOCHES DE NOTRE DAME	139
AMITIE FERROVIAIRE	151
L'ORANGER DERACINE	167
J'AI RATE BARDOT	183

LE LAPIN.....	193
L'ÉTROIT ASSOCIÉ.....	209
MAI 58 FÊTE SES 10 ANS	255

EXTRAIT

« Nous sommes ici-bas pour rire. Au Paradis ce ne serait pas convenable ».

Jules Renard

EXTRAIT

*À celles et à ceux que j'ai rencontrés... Sans eux,
je ne serais qu'une coquille vide...*

*À mes amis de mes soleils lointains : Roger B.,
Jean-Louis P., Férhat M.*

*À Jean-Pierre Garçon, ami de mes soleils
d'hiver.*

À mes cousins Vincent Santamaria, Charles Mir.

« TERRE, TERRE »

C'est le mot que hurlait la vigie de quart perchée sur sa hune à bord des caravelles conquérantes quand elles étaient en vue de terres nouvelles. C'est le même cri que j'aurais dû pousser quand Le « Ville de Tunis » approcha des côtes de France, ma Terre Nouvelle. Il était aux environs de six heures du matin, par un de ces beaux jours de mai 1962.

La traversée fut moins longue et moins éprouvante que du temps de Vasco de Gama mais mon angoisse était réelle, sûrement autant que celle du grand capitaine. J'étais là, à la proue, j'écarquillais les yeux dans le petit matin naissant. Je distinguais les lumières de la ville, les reliefs, le contour des collines qui enserrent Marseille. Le bateau s'approchait rapidement. Il passa entre des îles et îlots désolés. J'apercevais dans cette baie montagneuse, la ville, surmontée de la Basilique de Notre Dame de la Garde. Je ne fus pas déçu par ce premier contact visuel : la beauté des choses était dans le droit fil de mes rêves...

Enfin, je découvrais la France ! Durant des années, dans le maelström de la guerre, j'avais attendu cet instant.

D'aucuns me trouveront indécent, mal élevé. Je ne devrais pas relater ma joie, quand on sait que, deux mois plus tard, le grand exode de l'indépendance de l'Algérie frappait mes compatriotes d'un malheur difficile, inexprimable, impénétrable pour ceux qui ne l'ont pas vécu. Moi, dans le feu de mes vingt ans, à l'abri des contingences d'un départ foudroyant, je ne voyais que mon bonheur proche, ingratitude de la jeunesse. Quitte à en oublier le goût du pain, j'effaçais ma mère sur l'autre rive, seule avec sa boulangerie sur les bras. Une chose m'importait, l'avenir, et l'avenir était dans mes égarements...

Mes conditions de conquistador étaient douces : la France, dans sa grande bonté, me soustrayait au désastre à venir. Elle nous envoyait, nous et nos vingt ans, à l'abri dans des casernes, pour nous éviter des tentations rebelles. Elle nous mettait au chaud, en mère attentive qui ne veut pas avoir ses gosses turbulents dans ses jupes, pour accomplir, comme les accords d'Evian le stipulaient, la fin de l'ère coloniale... Elle nous payait des vacances, un recyclage pacifique. Comme les politiques sont un peu poètes, cette grande rafle sur ma génération a été baptisée « Plan Simoun », du nom d'un vent saharien tempétueux qui se déplace du sud vers le nord. Nous, jeunes et beaux, nous étions les fétus que le vent emportait.

On n'allait pas se plaindre : mes compatriotes de 14-18 et 39-40 avaient eu un bol d'une contenance plus petite. Nous, nous faisons le chemin à l'envers, à l'opposé de nos aînés. Notre enfer se transformait en paradis, en lendemains bercés de romances dans les bras, je n'en doutais pas, de jolies filles...

Vingt-quatre heures plus tôt, j'avais laissé Alger, terrasse sur la mer, avec sa baie, ses montagnes au loin, et tout en haut sur son point culminant, une basilique, Notre Dame d'Afrique, le pendant de la « Bonne Mère ».

Du bateau, je suis tombé amoureux de Marseille. Peut-être, à cause d'une certaine gémellité entre ces deux sœurs de la Méditerranée, l'une sur la rive africaine et l'autre, sur la rive Sud de l'Europe ?

Combien étions-nous, sur le pont, de jeunes « raflés » ? Je n'ai aucune idée. Je sais que moi, dans ma soif de grandes curiosités, je me trouvais coincé, écrasé dans l'angle de la proue.

Deux remorqueurs s'approchaient du bateau pour nous escorter jusqu'au quai de débarquement, je ne perdais rien des manœuvres. Une certaine effervescence agitait les passagers, impatients de quitter le navire.

La passerelle était en place, ma nouvelle terre était à quelques mètres. Nous nous engageâmes dans cette barrière de contention, troupeau de moutons, vers un grand hangar. Nous étions là, en rond, avec nos valises, vêtus de nos hardes militaires, ahuris, dans le brouhaha de voix qui résonnaient. On entendait vociférer ou aboyer, je ne sais quel verbe utiliser pour décrire les hurlements des sous-officiers qui nous attendaient afin de nous rassembler et nous conduire vers notre nouveau destin...

Un appel fut fait, sur tout le groupe, par régiment, par lieu de destination. On nous précisa que nous resterions trois jours à Marseille, au camp de Sainte Marthe, en attendant d'autres bateaux en provenance d'Oran et de Bône et que durant cette attente, il était

formellement interdit de sortir, sous peine de punitions sévères. Le recensement dura un temps démesuré. Dans la résonance du hangar, nombreux étaient ceux qui n'entendaient pas leur nom, il y avait des confusions, avec des Garcia, Lopez et d'autres patronymes de « métèques ». Je dis cela à dessein car j'ai appris plus tard que, pour l'administration militaire, nous étions des F.S.E, ce qui, traduit en Français, signifiait « Français de souche européenne » et les Algériens, les Arabes ou Kabyles, des F.S.N.A, « Français de souche Nord-Africaine », pas pour longtemps, pour eux, à la vue du calendrier de l'Histoire... Pourquoi serions-nous choqués ? Cela rend toujours joyeux d'être sur les podiums de la différenciation.

Nous quittâmes la salle de transit, encadrés par nos sous-offs. Le groupe ressemblait à une troupe en déroute, dans nos frusques hétéroclites, nos pantalons trop courts, trop longs, nos calots, nos bérets, nos valises, nos croquenots de 1940. Il ne nous manquait que les bandes molletières... En regardant ma meute de loquedus, je n'arrivais pas à déceler les prestiges de l'uniforme... Je me devais d'attendre la suite. J'étais trop impatient...

À l'autre bout du quai, des camions GMC attendaient ; ils étaient débâchés, sûrement pour que nous puissions jouir tout notre saoul du panorama, durant la traversée de la ville ! Le même aboyeur que dans le dépôt nous sommait de faire « fissa », de « nousmanier la chatte ». Il avait une gueule de dompteur de chattes, une gueule de prognathe. Il ne manquait, à cette caricature, qu'un fouet et une veste à brandebourgs... Quand je mis le pied sur le bord de la ridelle pour grimper dans le véhicule, il balança ma

valise au fond du camion, cette belle valise que j'avais achetée avant mon départ chez mon voisin Edmond. Il me l'avait garantie pour la vie, mon bagage, mais à ce régime de maltraitances, je ne me voyais pas finir mon parcours avec lui. Mon pithécantrophe me prouva qu'il était plus riche en vocabulaire que je ne l'aurais imaginé, il m'invita dans une nouvelle exhortation « à me magner le cul ».

Tout à l'heure, je vous parlais de mon destin de nouveau conquistador. Je commençais à en rabattre ; il écornait le commencement de mes rêves, ce petit chef ! Je m'étais laissé dire, dans mes livres scolaires, que les Indiens du Nouveau Monde furent fort civils avec les nouveaux arrivants. C'est vrai qu'ici, nous étions dans l'Ancien... Ils étaient, nos indigènes du crû, si on veut mettre quelque chose à leur crédit, peut-être saturés d'avoir vu défiler tant de hordes sauvages depuis des siècles ?

